

# **UNE FONCTION DU SOCIAL *SETTLEMENT* (1899)**

JANE ADDAMS

**L**e mot « *settlement* »<sup>1</sup>, que nous avons rapporté de Londres, risque de grincer un peu aux oreilles des Américains. Il n'y a, après tout, pas si longtemps que les Américains se sont installés et ont créé des colonies (*settled*), après s'être aventurés dans ces nouvelles contrées, pionniers au cœur d'un environnement inhospitalier. *Settlement* : le mot sonne encore du sens de migrer vers des conditions de vie totalement différentes, et le résident des *social settlements* aux États-Unis devrait y rester vigilant.

Nous n'aimons pas reconnaître, en effet, que les Américains sont scindés en deux nations, ce que le premier ministre, en Angleterre, autrefois, n'avait pas hésité à faire<sup>2</sup>. Nous ne voulons pas admettre ouvertement que les citoyens américains sont divisés en classes, et ce même si nous faisons de cet aveu le prélude d'un plaidoyer sur les devoirs de la classe supérieure envers la classe inférieure. Notre démocratie reste notre bien le plus précieux, et nous avons raison de nous indignez de toute atteinte qui peut lui être faite, même si celle-ci l'est au nom de la philanthropie.

Et pourtant, en raison même de cette démocratie, les priviléges des classes supérieures vont de pair avec un certain embarras, fondé sur le soupçon que la supériorité intellectuelle et morale repose trop souvent sur des fondements économiques, lesquels ne sont, après tout, que contingents. Pour un nombre croissant de jeunes gens, la seule façon possible de se sentir à l'aise avec ces priviléges, qui résultent d'avantages en matière d'éducation, est de s'efforcer de rendre commun ce qui était particulier et aristocratique. Au revers de ce scrupule altruiste, on peut facilement discerner quelque chose qui relève de l'égoïsme : les avantages détenus par un petit nombre s'effritent lentement et ne valent pas la peine d'être conservés.

Le *settlement*, aux États-Unis, ne répond pas tant à un sens du devoir des privilégiés pour les non-privilégiés, des possédants (*the haves*) pour les dépossédés (*the have-nots*), pour reprendre les mots du Chanoine Samuel Barnett<sup>3</sup>, qu'il n'exprime un désir de distribuer

de façon égalitaire, [34] moyennant un effort social, les bienfaits dont certains ont été mieux pourvus par un surcroît de chance (*superior opportunity*)<sup>4</sup>.

Mais le *settlement* signifie bien plus que l'expression d'un tel scrupule. Il ne serait sinon rien de plus que « le monastère du XIX<sup>e</sup> siècle », comme on l'appelle parfois – un monastère qui aurait substitué le remède du travail à celui de la contemplation, et qui perpétuerait la vieille tentative de rechercher la fuite individuelle de la misère commune grâce au réconfort de la guérison.

Si tel était le fondement du *settlement*, celui-ci n'aurait plus aucune nécessité, une fois la société reconstruite et une fois garanties des chances équitables pour chacun. Il resterait au fond une entreprise philanthropique, formulée dans des termes sociaux et démocratiques. Ce que le présent texte voudrait par contre explorer, c'est un aspect plus rigoureux et plus durable de ce *settlement*.

On affirme souvent que le problème le plus urgent de la vie moderne réside dans la reconstruction et la réorganisation des connaissances que nous maîtrisons. Nous nous battons au bout du compte pour mettre en œuvre dans la vie des savoirs qui ont été découverts et confirmés et pour en faire les expressions saines et immédiates d'une vie libre (*free living*). Le Docteur John Dewey, de l'Université de Chicago, a ainsi écrit : « La connaissance n'est plus à elle-même sa propre justification : l'intérêt que nous y prenons s'est finalement transféré de son accumulation et de sa vérification à son application à la vie. » Et il rajoute : « Quand une théorie de la connaissance oublie que sa valeur réside dans sa capacité à résoudre le problème dont elle a émergé, à fournir une méthode d'action, cette connaissance commence à encombrer et à obstruer le terrain. Elle était un luxe ; elle devient une source de perturbation et une nuisance sociale.<sup>5</sup> »

Plus avant, nous pouvons citer le Professeur William James, de l'Université Harvard, qui a récemment affirmé dans une conférence

devant l'Union philosophique (Philosophical Union) de l'Université de Californie : « Les croyances, en bref, sont de véritables règles pour l'action et la fonction de la pensée n'est rien d'autre qu'une phase dans la production d'habitudes d'action ». « Le test ultime de ce que signifie la vérité est pour nous la conduite qu'elle dicte ou qu'elle inspire.<sup>6</sup> »

[35] Avec le soutien de ces deux philosophes, nous présumons que l'intérêt dominant pour la connaissance réside désormais dans les usages qui en sont faits, les conditions sous lesquelles et les chemins par lesquels elle peut être effectivement employée dans la conduite humaine. Et nous présumons, également, qu'un certain nombre de gens, tout au moins, ont constitué consciemment des groupes avec l'intention expresse de les appliquer. Ces groupes que l'on appelle *settlements* ont naturellement cherché les lieux où la pénurie de connaissances appliquées était la plus flagrante, à savoir les quartiers déshérités des grandes villes. Ils gravitent à proximité, non pas avec l'objectif de rassembler des matériaux cliniques, ni avec celui de fonder des « laboratoires sociologiques », et pas davantage avec celui de développer tel ou tel motif d'analyse. Mais plutôt par réaction, ils désirent utiliser de façon directe et synthétique toutes les connaissances qu'ils pourraient détenir, en tant que groupe, afin de tester leur validité et de découvrir les conditions de leur mise en œuvre.

De même que des groupes d'humains se sont, pendant des centaines d'années, organisés en collèges, avec le projet de transmettre et de disséminer des savoirs déjà établis, tandis que d'autres ont fait de même en créant des séminaires et des universités, en vue de mener des recherches et de repousser les frontières de la science<sup>7</sup>, un troisième type de groupe se dédie à l'application de ces connaissances à la vie. Cette troisième démarche pourrait revendiquer l'enthousiasme et le bénéfice de la vie collective. Elle concerne une communauté de gens qui partagent leurs méthodes et qui veulent rendre l'expérience continue, au-delà des limites de chaque individu. On pourrait rétorquer que cette fonction d'application a toujours été prise en charge par des personnes et par des groupes, à leur insu. Cela est indéniablement

vrai, aussi vrai que le fait que l'enseignement classique s'est diffusé à l'extérieur des collèges ou que quelques-unes des découvertes les plus notables de la science pure ont été accomplies hors des universités. Cela n'empêche pas ces institutions d'accomplir l'essentiel du travail de découverte et de dissémination ; et c'est sur cette même base que le troisième groupe peut établir sa valeur.

[36] Le *settlement*, dans l'idéal, parvenu à maturité, tenterait de tester la valeur des connaissances humaines en les soumettant à l'épreuve de l'action, de la même façon que l'université, dans son accomplissement idéal, se soucierait de découverte dans toutes les branches de la connaissance. Le *settlement* se bat pour l'application, à l'opposé de la recherche ; il se bat pour l'émotion, à l'opposé de l'abstraction ; il se bat pour l'intérêt universel, à l'opposé de la spécialisation. Cette exigence est certainement excessive, et même absurde, eu égard à ce que le *settlement* a de fait accompli jusque-là, mais elle ne l'est peut-être pas à la lumière de ses possibilités.

Telle sera donc ma définition du *settlement* : une tentative d'exprimer le sens de la vie dans les termes de la vie<sup>8</sup> elle-même, ou dans les formes de l'activité. Il n'y a pas de doute que l'acte, souvent, révèle ce qui échappe à l'idée, tout comme l'art nous fait sentir et comprendre ce qui resterait incompréhensible et indicible dans la forme de l'argument. L'artiste éprouve la puissance de son art quand le récepteur ressent quelque chose qu'il savait déjà, mais qu'il n'avait pas été capable d'exprimer. De même, le *settlement*, qui tente de révéler et de mettre des connaissances en pratique, estime que ses résultats sont atteints quand il a rendu ces connaissances disponibles et communes, alors qu'elles étaient auparavant partielles et abstraites, ne pouvant être appréhendées que par l'intellect.

La principale caractéristique de l'art réside dans la libération de l'individu du sentiment de séparation et d'isolement qu'il éprouve dans son expérience émotionnelle<sup>9</sup> : cette libération est en général le fruit de la peinture, de l'écriture ou du chant. Mais cela ne rend pas

le moins du monde impossible qu'elle soit à présent visée, fût-ce de façon consciente et fort maladroite, nous l'admettrons tous, dans les termes de la vie elle-même.

Un *settlement* met au service de cette libération toutes les méthodes possibles pour rendre sensible et commune sa conception de la vie. Tous ces arts et procédés qui expriment les relations bienveillantes de l'homme à l'homme, depuis l'effort charitable jusqu'aux rapports sociaux les plus spécialisés, sont constamment mis à l'épreuve. Il y a la déclaration historique, la présentation littéraire, le compagnonnage [37] qui se crée lorsque de grandes questions sont étudiées dans l'espoir de modifier les conditions existantes, la mise en avant de l'essentiel de telle sorte que le trivial paraisse sans importance, ce qu'il est, la tentative de sélectionner les formes les plus représentatives et les plus durables de la vie sociale, et d'éliminer, autant que faire se peut, les choses inutiles qui encombrent la vie réelle. Ces procédés sont ce qu'on appelle les concerts, les expositions artistiques ou les représentations théâtrales, tout ce qui rend possible le fonctionnement de la vie alentour, cette conception de la vie que défend le *settlement*. La démonstration en est faite non par le recours à la raison, mais par la vie elle-même<sup>10</sup>. Bien entendu, il doit exister un certain talent pour la conduite et un soin constant de peur que ne se produise un divorce entre la théorie et la vie : ce divorce, embarrassant dans d'autres situations, l'est plus encore pour l'artiste du *settlement*, qui jette l'éponge si une telle chose se produit. Elle ne cesse de transmettre aux autres sa conception de la vie par les moyens de l'activité humaine. Elle espère provoquer chez ses auditeurs une sorte de contamination qui pourrait, à terme, conduire à une identité d'intérêt.

Produire cette contamination relèverait de l'art, mais l'assortir d'une conscience de participation et de responsabilité revient à appliquer cet art en lui donnant un sens moral. Ce point peut être illustré par cette forme d'art, la plus générale et la plus répandue parmi nous, l'écriture des romans. Toute personne qui a lu *Children of the Ghetto* d'Israel Zangwill (1892) ne peut plus se promener dans le quartier

juif d'une grande ville sans que ne s'accélère le rythme de son cœur. Elle doit ressentir une touche momentanée de poésie et de fidélité, la puissance d'un cérémonial sophistiqué et de coutumes soigneusement préservées. Ajoutons à cette révélation littéraire la connaissance personnelle (*personal acquaintance*) d'un jeune homme que l'affection et la loyauté, les liens les plus tendres de l'être humain et son éducation domestique tirent en un sens opposé aux goûts et aux désirs de sa personnalité, lesquels l'entraînent vers des activités et le poussent vers des intérêts étrangers à sa vie familiale. Nous pouvons assister, jour après jour, à ses tentatives de participer à des cérémonies pour lesquelles [38] il n'a plus d'attrait, ses efforts pour intéresser son père à de nouvelles questions et pour transférer son zèle religieux vers des problèmes sociaux. Cette connaissance personnelle rajoute à l'art de Zangwill une force dramatique que même lui n'aurait pu dépeindre. Une jeune fille gagnerait beaucoup plus d'argent en travaillant comme sténographe, du lundi matin au samedi soir, mais elle se contente de fabriquer discrètement et docilement des cravates pour un bas salaire, afin de s'abstenir de travailler les samedis et de faire ainsi plaisir à son père. Elle renonce aux vêtements qu'elle aurait pu porter autrement. Elle s'identifie avec des filles pour qui elle n'a pas de sympathie. Elle s'évertue à éviter une rupture qui, pour elle, serait désespérée. Sans l'éclairage de Zangwill, nous aurions dû accumuler beaucoup plus d'expérience [pour comprendre cette situation] – et ce n'est pas un compliment pour l'artiste si, après l'avoir lu, nous ne ressentons aucun désir pour l'expérience elle-même.

Après tout, le seul monde que nous connaissons est celui de l'Appréciation, mais nous sommes de plus en plus déçus par une simple appréhension intellectuelle des choses et souhaitons aller de l'avant et passer d'une compréhension limitée et donc obscure de la vie, à une conception plus large et plus englobante, non seulement grâce à notre esprit, mais en activant tous les pouvoirs de la vie<sup>11</sup> qui sont les nôtres. Notre soif d'art est un désir d'appréciation émotionnelle, notre soif de vie est un désir d'avancer de façon organique.

Je connais des petits garçons italiens qui abandonnent joyeusement leur anglais dès qu'ils sortent de la salle de classe, et d'autres qui l'enseignent à toute la famille et assurent le lien entre leurs parents et le monde extérieur. Ils lisent les journaux, interprètent les discours politiques et transforment avec ardeur les coutumes italiennes en mœurs américaines. On observe ces garçons avec un grand intérêt, pour savoir s'ils agissent sincèrement comme des passeurs (*transmitter*) et des auxiliaires (*helper*), ou s'ils sont stupidement satisfaits de leurs résultats scolaires et font de leurs examens le but de leur vie. Il m'arrive parfois de regarder de la même manière un jeune homme ou une jeune femme à l'Université, en leur appliquant le même test. Je me demande si leurs connaissances [39] exercent finalement une influence ultime sur leurs esprits, de sorte qu'ils en viendront à considérer celles-ci comme « des pourvoyeuses auto-suffisantes de la réalité », sans chercher plus loin, bref, s'ils deviendront au bout du compte des esprits « étroitement scolaires », avec des facultés bien formées pour l'acquisition de savoirs, mais tout à fait inutiles dans d'autres situations. Il est possible de tester les connaissances d'un étudiant en histoire de l'Italie au moyen d'une série d'examens. Mais tester son intérêt réel pour cette grande botte, qui pointe dans la Méditerranée, c'est savoir s'il conquiert ou non une langue relativement facile, s'il retrouve dans la grande colonie italienne de sa ville le culte des héros et les objectifs plus élevés évoqués par Garibaldi, alors que le politicien de sa circonscription s'en empare graduellement et les convertit en fins ignobles. C'est aussi savoir s'il n'éprouve pas une certaine honte à constater qu'en dépit du puissant appel éthique et philosophique dédié aux ouvriers d'Italie par Mazzini, si puissant que l'amour de la république est pour une bonne part responsable de leur venue en Amérique, aucun grand professeur d'éthique ou de politique ne s'est jamais consacré aux Italiens en Amérique<sup>12</sup>.

De même que nous ne connaissons pas un fait tant que nous n'avons pas joué avec, nous ne maîtrisons pas nos connaissances tant que nous n'avons pas eu l'impulsion de les mettre en œuvre. Il ne s'agit pas d'un élan didactique, ni d'un élan propagandiste, mais

de la diffusion, dans le flot de l'expérience humaine commune, d'une parcelle de savoirs historiques qui, si mince soit-elle, n'appartenait auparavant qu'à un petit nombre.

L'expression de « connaissances appliquées » est utilisée depuis si longtemps dans les écoles polytechniques qu'il est peut-être bon d'expliquer que je l'utilise en un sens élargi. Ces écoles ont appliqué la science principalement à des fins professionnelles. Elles ne sont pas vraiment commerciales, mais elles peuvent facilement développer des départements aussi spécialisés que les laboratoires de chimie, liés à des intérêts industriels. Au tout début de l'Université Johns Hopkins, l'un des hommes du département de biologie a inventé un dispositif qui améliorait grandement le rendement des nurseries à huîtres sur radeaux flottants de la baie de Chesapeake. Les mois qui suivirent, lors de tous les discours d'inauguration et à toutes les autres [40] occasions où des « citoyens éminents » étaient invités à prendre la parole, ce radeau à huîtres a été présenté comme la grande contribution de l'Université à l'intérêt commercial de la ville et comme la justification de son existence, au grand dam du pauvre inventeur. Ceci est un excellent exemple de ce que je ne veux pas dire.

L'application que j'ai à l'esprit ne peut être mesurée à l'aune de sa valeur ajoutée. Par « application » à un quartier donné, je pense au réconfort de la littérature, à l'enrichissement de l'imagination et à la conscience de l'histoire qui donne le sens d'un lien avec les actions et les pensées des hommes du passé. Je pense à l'application des mandats rigoureux de la science, non seulement à l'amélioration des égouts et à l'entretien des rues, mais aussi aux méthodes de la vie et de la pensée. Je pense encore à l'application de la métaphysique, non seulement aux spéculations du philosophe, mais aussi aux événements du moment présent ; ou à l'application du code moral à la vie matérielle, et à la transformation de la relation économique en une relation éthique jusqu'à ce que le sens de l'englobement de toutes les relations, y compris l'impie relation industrielle, par a religion soit devenu le sens commun.

Idéalement, un *settlement* n'aurait pas plus de considération pour le profit commercial que le plus scientifique des séminaires allemands. Le mot « application » doit être pris en un sens tout autre que lucratif ou professionnel.

Dans cette affaire d'application, cependant, un *settlement* tend non seulement à mettre en commun ces bonnes choses qui étaient auparavant partielles et éloignées. Mais il se trouve également mettre au défi et à l'épreuve des standards de la démocratie morale les choses qu'il considérait auparavant comme bonnes, sinon universelles, et il constate que ce qu'il prenait pour de bonnes choses ne passe pas toujours ce test de l'universalisation. Ce point peut être illustré par diverses bonnes choses.

Prenons tout d'abord les soi-disant beaux-arts. Et considérons l'expérience d'une résidente d'un *settlement* qui se soucie beaucoup de cet aspect [41] de la vie, tel qu'il est dépeint par les beaux-arts<sup>13</sup>. Pendant des années, elle a donné des cours, en recourant à des photographies, sur les marbres de Grèce, les peintures de la Renaissance italienne et l'architecture gothique de l'Europe médiévale. Elle a fait découvrir à quantité de personnes une qualité de plaisir, leur a révélé des expériences qu'elles n'avaient jamais eues auparavant. Certaines d'entre elles achètent désormais des photographies qu'elles accrochent dans leurs propres maisons. Une société de promotion de l'art dans les écoles publiques a été créée. Les murs des salles de classe sont ornés de copies des meilleurs maîtres. En fin de compte, des centaines de personnes se sont familiarisées avec des noms d'artistes et avec des conceptions de la vie qu'elles ignoraient auparavant. Certaines de ces jeunes femmes, si elles fréquentaient un collège provincial, pourraient passer avec succès un examen en « histoire de l'art ».

Le studio d'art de Hull House est rempli de jeunes hommes et de jeunes femmes qui réussissent à copier les moulages et à peindre avec précision ce qu'ils voient autour d'eux. Plusieurs d'entre eux ont passé des concours pour des bourses d'études et ont été admis à l'école de

l'Art Institute of Chicago. Hull House satisferait ainsi le professeur dont le métier est de transmettre fidèlement les connaissances accumulées sur un sujet donné et, si possible, d'ajouter à la somme totale de ces connaissances en en découvrant de nouvelles ou en les arrangeant autrement. Hull House satisferait également à l'impulsion philanthropique de faire le bien et de donner aux autres accès aux biens qui sont les siens. Mais un *settlement* n'aurait guère de vitalité s'il s'en tenait à l'une ou l'autre de ces réalisations, dans un champ d'application scolaire ou philanthropique. Un *settlement* n'est ni un établissement scolaire, ni une entreprise philanthropique, pas plus qu'une école philanthropique ou une philanthropie savante.

Les membres des *settlements* constatent chez leurs voisins une totale absence d'art. Ils voient des gens qui travaillent sans cette consolation naturelle que procure l'art, et qui n'ont aucune occasion d'exprimer par ce biais leurs pensées [42] à leurs pairs. Ils trouvent les membres ambitieux du quartier trop inquiets et pressés. Envelopper des pains de savon dans des morceaux de papier pourrait au moins donner le plaisir de la précision et de la répétition, si cette activité pouvait être accomplie comme un loisir, mais quand on est payé à la pièce, la vitesse devient la seule exigence et abolit toute prise d'intérêt humain à cette activité. Les membres du *settlement*发现 bientôt combien il est impossible de rajouter une once d'art à une dure journée de labeur. Ce n'est pas seulement de la mauvaise pédagogie, c'est tout simplement une entreprise impossible, de faire appel à un sens de la beauté et de l'ordre qui a été anéanti par des années de travail moche et désordonné. Puis-je raconter l'expérience d'un ami de Hull House, qui a emmené un groupe de visiteurs à l'Art Institute of Chicago ? À un emplacement bien en vue de cet excellent bâtiment ont été sculptés dans une pierre noble, avec un certain degré d'habileté, plusieurs crânes de bœufs. La majeure partie du groupe n'avait aucune armure d'érudition pour se protéger contre une telle abomination. Le responsable de la visite a bien expliqué qu'en Grèce, après l'accomplissement d'un sacrifice, des crânes d'animaux étaient suspendus aux temples. Mais lorsque le moment est venu d'expliquer

pourquoi ces crânes se retrouvaient à l'Art Institute de Chicago, son discours s'est mis à sonner faux. Le fait que ces crânes aient été autrefois des symboles religieux chargés de sens était d'un piètre secours. Cela ne constituait pas une réponse pour le groupe désemparé qui se tenait devant eux et qui n'en éprouvait aucun sentiment esthétique. Il est bon de dire en passant que ce groupe ne s'enorgueillissait pas de la prétention de connaître la signification de ces crânes, comme l'aurait certainement fait un club culturel. Dépité, l'ami de Hull House s'est finalement rendu compte que ces sacrifices étaient des symboles de fraternité et il tenta de les comparer avec les symboles de fraternité que l'on retrouve aujourd'hui sur les chartes des organisations syndicales, accrochées aux murs de leurs salles de réunion.

Ces chartes tentent sincèrement d'exprimer la [43] croyance dans la fraternité, si grossière soit la représentation symbolique de ces deux mains agrippées l'une à l'autre. Le problème ne réside pas seulement dans le fait que l'impression est de mauvaise qualité ou que les mains sont mal dessinées ou mal modelées : elles n'expriment aucune tendresse ni fermeté et ont été dessinées sans aucune habileté interprétative. Les mains sur les pierres tombales d'autrefois, qui adressaient un dernier adieu, fantomatique [aux défunt], pourraient être échangées avec cette paire de mains qui indiquent la nécessité d'une union vitale. Personne ne détecterait la différence. Cet ami de Hull House s'est aperçu, avec un sentiment de honte et de chagrin, que les artistes de Chicago, prisonniers de leur esprit d'imitation, avaient représenté servilement les symboles d'un sacrifice animal qui n'existant plus, au lieu d'inventer une expression artistique du grand mouvement humain qui agite l'Amérique. Si les crânes n'avaient été qu'un symbole obsolète d'une fraternité qui avait survécu et développé ses propres symboles artistiques, ils auraient pu être plus facilement intelligibles. L'expérience de ce résident qui enseigne l'histoire de l'art, celle de cet ami embarrassé par le manque de démocratie et l'incapacité d'interpréter des artistes modernes, en plus de quelques autres éléments expérientiels et émotionnels, ont conduit à la création de la Chicago Arts and Crafts Society<sup>14</sup>, à Hull House, il y a

plus d'un an. Cette société se développe avec une vitalité étonnante. Une citation tirée de sa constitution illustre peut-être bien cette tendance : « Examiner l'état actuel des usines et des ouvriers qui y travaillent, et concevoir des axes de développement qui conserveront la machine, dans la mesure où elle soulage les ouvriers de leur corvée et tend à perfectionner ses produits ; mais exiger que la machine ne soit plus autorisée à dominer l'ouvrier et à réduire sa production à une distorsion mécanique. »

La Chicago Arts and Crafts Society défie la condition et la motivation actuelles de l'art. Sa protestation est certainement [44] faible et peut être inefficace, mais elle est au moins authentique et vitale. Sous la direction de plusieurs de ses membres enthousiastes, un atelier a été ouvert à Hull House, où des articles sont conçus et fabriqués. Ce n'est pas simplement une école où l'on forme des étudiants qui sont ensuite envoyés sur le terrain pour appliquer cet apprentissage des arts au gré de leurs initiatives individuelles et selon les opportunités qui se présentent. C'est un lieu où peuvent rester ceux qui ont reçu une formation soignée pour exprimer au mieux leur savoir en matière de travail du bois ou du métal<sup>15</sup>. Un *settlement* devrait éviter de toujours être en train de préparer à la vie future, ce qui finit par être une calamité. Il devrait se satisfaire de groupes, si petits soient-ils, qui vivent et réalisent ce qu'ils souhaitent vraiment.

Cela nous amène tout naturellement à l'attitude du *settlement* vis-à-vis de l'éducation organisée avec laquelle il entre en contact, dans les deux formes d'organisation que sont l'école publique et l'extension universitaire.

Les résidents trouvent que l'usage de l'école publique est trop limité et que celle-ci occupe une place trop isolée du reste de la communauté<sup>16</sup>. Les conseils d'administration des écoles et les enseignants supposent que leur tâche se limite aux enfants. S'ils donnent quelques cours du soir pour adultes, ils ne le font que dans certaines directions bien établies. Les paysans du Sud de l'Italie, récemment arrivés, qui

fréquentent les écoles de nuit, sont très mal adaptés à leur environnement. Passer soudainement de la cueillette des olives à l'extension des égouts est certainement une expérience déconcertante. Ils n'ont pas encore les capacités nécessaires pour accomplir un quelconque service social, même le plus humble, et ne comprennent pas bien les relations sociales dans lesquelles ils sont impliqués. En éprouvant cela [45] vaguement, mais intensément, avec leurs esprits de paysans, ils fréquentent les écoles de nuit à la recherche d'une éducation. On leur apprend à lire et à écrire au sujet de petits objets naturels, en partant du principe qu'un intellect non-développé fonctionne mieux avec des insectes et des animaux minuscules, et ils encaissent patiemment cette formation sans intérêt parce qu'ils s'attendent à ce que « l'éducation » soit pénible et ennuyeuse. Pas un seul instant, les problèmes pratiques de leur vie au cœur d'un environnement inconnu ne sont abordés. Les éducateurs semblent croire qu'il n'est pas possible pour la masse de l'humanité de vivre des expériences qui aient en soi une quelconque valeur ; la conséquence de cette croyance est qu'un quartier n'aura accès à des idées valables que si celles-ci sont importées du dehors, et presque exclusivement sous la forme de livres. Un tel scepticisme quant aux possibilités de la nature humaine, comme on l'a souvent souligné, aboutit à équiper les enfants les plus jeunes des outils de la lecture et de l'écriture, mais ne leur procure aucune participation réelle à la vie industrielle et sociale avec laquelle ils sont en contact.

Les résidents d'un *settlement* savent que la vie de la plupart de leurs voisins sera consacrée à travailler manuellement dans des entreprises industrielles ou commerciales. Pourtant, presque rien n'est fait pour leur raconter l'histoire fascinante de l'évolution de ce travail ou pour éclairer à leurs yeux les conditions effectives de leur vie<sup>17</sup>. Ils voient constamment des garçons quitter l'école à quatorze ou quinze ans pour entrer à l'usine sans que ne soit jamais remplie aucune condition requise par la vie sociale, à savoir d'une part, un « sens des ressources déjà accumulées » [qui façonnent leur milieu de vie], d'autre part, « la capacité individuelle de répondre à ces ressources ».

Si l'une des fonctions du *settlement* est de savoir ce qu'il faut choisir et délaisser dans les affaires de la vie, cela devrait amener à une inquiétude similaire concernant la surcharge en détails des conférences de l'extension universitaire. Un cours d'astronomie, illustré par des « diapositives stéréoscopiques », [46] attirera la première semaine un vaste public, désireux d'entendre parler des merveilles du ciel et de leur relation avec notre terre ; au lieu de quoi, les auditeurs sont exposés à des analyses spectrales de poussières d'étoiles ou aux dernières théories concernant la voie lactée. Les habitudes de recherche et le désir d'avoir le dernier mot étouffent toute compréhension sympathique que le conférencier pourrait développer autrement pour son public.

Les enseignants des écoles de nuit situées à proximité de Hull House doivent batailler avec des Grecs et des Arméniens, des Bohémiens et des Italiens, entre autres nationalités. J'ai suggéré, une fois, au professeur d'anthropologie d'une université voisine de donner une conférence à ces enseignants, désorientés par de simples caractéristiques raciales<sup>18</sup> et, si possible, d'éveiller en eux un intérêt pour leurs élèves en allant contre le préjugé que les personnes qui ne parlent pas anglais sont ignorantes. Le professeur a gentiment accepté de le faire, mais le moment venu, il a reconnu franchement qu'il n'y parviendrait pas, ne disposant d'aucune information pour un tel cours. Bien sûr, j'ai été déçue, un peu chagrinée quand, en hiver, trois de ses élèves sont venus me voir à des moments différents, me demandant avec inquiétude si je ne pouvais pas les mettre sur la piste de personnes dotées de six orteils ou dont les parents avaient six orteils. Il était inévitable que la vieille accusation me vienne à l'esprit, que les scientifiques les mieux formés sont enclins à une soif de connaissances sans relation avec la vie humaine et laissent aux charlatans la tâche d'enseigner les choses importantes pour le bien-être de l'humanité.

Léon Tolstoï<sup>19</sup> remarque que la masse des hommes trouvent leurs nourritures intellectuelles auprès de ratés de la science (*abortive outcasts*), qui leur fournissent des millions de livres, d'images et de

spectacles, non pas pour les instruire et les guider, mais par quête de lucre ou de profit ; tandis que les vrais chercheurs restent trop souvent enfermés dans leur laboratoire, affairés à cette activité mystérieuse qu'on appelle la science. Ils n'ont même pas idée de ce dont peuvent avoir besoin les travailleurs. Ils ont [47] complètement oublié leur language, leur mode de vie et leur vision des choses. Tolstoï affirme que le chercheur a perdu de vue le fait qu'il est de son devoir non pas d'étudier et de représenter, mais de servir. C'est beaucoup demander à un homme, voire même à une institution. Il pourrait s'avérer nécessaire que l'université soit complétée par le *settlement*, ou par quelque chose qui lui corresponde : mais laissez ses membres reconnaître la valeur de leur propre vocation, et veillez à ce que l'université n'engloutisse pas le *settlement* et ne le transforme en laboratoire – un de plus dont les membres passent leur temps à décrire et à analyser, à observer et à enregistrer ! Un *settlement* qui remplit cette fonction ne fait qu'imiter l'université. Il le fait de surcroît sans ressources. S'il consacre toute son énergie à l'enseignement et au sport, il n'est rien de plus que la copie d'un collège. Nous-mêmes nous décrochons à l'écoute de certains enseignements, nous éprouvons de l'ennui à assister à certaines conférences, mais nous insistons malgré tout pour que les travailleurs les suivent, adoptant l'attitude désinvolte que nous nous autorisons parfois à l'égard des enfants, en leur imposant de strictes normes morales vis-à-vis desquelles nous nous accordons une plus grande latitude. Si, sans vraiment tester la valeur de ce brouet mental, nous assumions qu'il est bon et nutritif pour les travailleurs, uniquement parce que quelqu'un a par le passé conçu la même chose pour nous, alors nous trahirions la prérogative du *settlement* et retomberions dans la rigidité de l'enseignement conventionnel.

Parmi les conférences les plus populaires que nous ayons jamais eues à Hull House, une série de douze, portant sur l'évolution organique, est restée dans les mémoires, mais nous avions mis la main sur l'enseignant alors qu'il n'était encore qu'un instructeur, débutant à l'Université, et que son esprit était toujours prompt à l'émerveillement. Encouragés par ce succès, nous avons continué d'organiser

des conférences sur les sciences, mais notre auditoire a souvent été annihilé par d'autres professeurs qui parlaient avec la même sécheresse de ton et en utilisant la même terminologie que dans les amphithéâtres de l'Université.

Un *settlement* pourrait avoir le même grief à l'encontre des extensions universitaires que des écoles publiques, livresques et éloignées. Les gens simples veulent des expériences puissantes, vitales. Ils en sont encore au stade tribal de la connaissance [48], pour ainsi dire. Ils veulent entendre parler de grandes choses, mais dites avec des mots simples. Souvenons-nous que les premiers nomades n'étudiaient pas les brins d'herbe à leurs pieds, mais les étoiles au-dessus de leurs têtes, quoique d'un point de vue commercial, l'enquête sur l'herbe eût été beaucoup plus rentable.

Ces expériences sembleraient témoigner qu'il y a trop d'analyse dans notre pensée, et trop d'anarchie dans notre action. Peut-être que personne ne suit cette piste avec autant d'énergie que le Professeur Patrick Geddes, à Édimbourg. Il a entrepris d'inventer une synthèse graphique, une encyclopédie de connaissances ordonnées<sup>20</sup> qui, dans ses propres mots, s'efforce « d'exposer une synergie d'actions ordonnées qui leur correspondent ». L'« enquête régionale » sur les connaissances tirées de son *Outlook Tower*<sup>21</sup> passerait ainsi dans une « activité régionale ».

Selon mon expérience, les *settlements*<sup>22</sup> ont curieusement une plus grande complémentarité avec le recueil d'informations et l'analyse de situations des bureaux d'enquête, fédéraux et étatiques, qu'avec les recherches menées à l'université. Cela tient peut-être au fait que les bureaux accumulent des données qui pourront être mises au service de la législation, dans la perspective, donc, d'une application. Les premiers *settlements* ont plus ou moins enquêté sous la direction des bureaux. Tout récemment, le responsable d'un département du gouvernement fédéral a prié un *settlement* de rendre lisibles une masse de documents qui avaient été soigneusement compilés

dans des tableaux et des statistiques. Il espérait rendre accessibles les informations concernant le régime alimentaire et les conditions sanitaires aux locataires d'immeubles de rapport (*tenement houses*) qui en avaient malheureusement besoin. Ce haut-fonctionnaire a dit qu'il espérait que les *settlements* pourraient accomplir cette tâche, ne réalisant pas que rendre lisibles des informations ne suffisait pas. C'était confondre la formulation d'un énoncé de connaissance avec son application.

[49] Permettez-moi de prendre pour exemple un groupe de femmes italiennes qui amènent à Hull House, plusieurs fois par semaine, leurs enfants en retard de croissance pour qu'ils y soient soignés sous le contrôle d'un médecin. Il a été possible d'enseigner à certaines de ces femmes de nourrir leurs enfants avec des flocons d'avoine plutôt que du pain trempé dans du thé. Ce message n'est pas passé en recourant à des déclarations abstraites, mais moyennant une série de petits-déjeuners, le dimanche matin, donnés dans la crèche de Hull House. Ces femmes ont donc adopté un régime alimentaire à meilleur rendement nutritif grâce à une méthode sociale. En même temps, nous avons constaté que certaines de ces femmes suspendaient des sacs de sel au cou de leurs enfants pour repousser le mauvais œil, qui était supposé arquer leurs jambes avant de les faire dépérir. Les sacs de sel ont progressivement disparu sous l'influence des bains et de l'huile de foie de morue. En bref, le rachitisme a été maîtrisé sans qu'il ait été besoin de nier que le mauvais œil était la cause de la maladie et d'affirmer que la faute incombait au manque de propreté et de nutrition. Il n'a pas été besoin, non plus, de passer par la conviction intermédiaire que la maladie était le fruit de la Providence. Les femmes ont constitué un petit centre de soins intelligents (*intelligent care*) aux enfants, dont les effets se sont depuis fait sentir dans toute la colonie italienne. La connaissance était appliquée dans les deux cas, mais pas vraiment ainsi qu'aurait procédé un statisticien.

Les premiers collèges anglo-saxons ont été créés pour former les enseignants de religion. Pendant longtemps, la mission de ceux qui

avaient reçu cette éducation était de préparer la masse des gens à la vie d'outre-tombe. La connaissance traitait en grande partie de théologie, mais elle devait, au bout du compte, être appliquée : le test du diplômé n'était pas d'exhiber l'étendue de son érudition, mais de montrer son pouvoir de sauver des âmes. Alors que l'enseignement au collège se transférait de la théologie à des connaissances séculières, le test de sa réussite aurait dû se déplacer du pouvoir de sauver les âmes des personnes au pouvoir de moduler des relations saines avec leurs semblables et leurs environnements. Mais le collège a échoué dans cette mission et s'est donné comme critère de son succès le simple fait de recueillir et de diffuser des connaissances [50], d'ordonner des moyens à une fin et de tomber en amour avec ses propres réalisations. L'application des connaissances séculières n'a besoin d'être ni plus commerciale, ni plus pratique que celle du pasteur quand il appliquait sa théologie aux problèmes délicats de l'âme humaine. Cette tentative d'application de la part des *settlements* pourrait en fait passer par l'appréhension des situations.

Ce serait un curieux résultat si l'expression « science appliquée », dont le savant a toujours eu peur qu'elle le rende prisonnier d'influences commerciales, recélait le sel du pouvoir salvateur, celui de faire passer la recherche de sa seule fonction d'accumulation et de transmission à la fonction plus élevée, libératrice, de donner une orientation à la vie humaine. Tout en reconnaissant le risque de formuler une affirmation absurde et encore totalement infondée, je persiste à croire que le *settlement* a apporté une véritable contribution en appliquant la connaissance à la vie, en exprimant la vie elle-même dans les termes de la vie.

Selon cette conception, on peut encore signaler les efforts déployés par le *settlement* en vue d'atténuer la dureté de l'industrie par la mise en place de dispositions juridiques (*legal enactment*). Les résidents sont animés, non pas par ce vague désir de faire le bien qui caractérise le philanthrope, ni par cette soif de données et d'analyses qui distingue si souvent le « sociologue »<sup>23</sup>, mais par le désir plus intime et

humain de garantir aux travailleurs, au-delà du règlement de la question du chômage et du salaire minimum, les pouvoirs de vivre et de jouir de la vie après avoir péniblement gagné sa subsistance. Les travailleurs devront avoir l'occasion de développer les qualités morales et intellectuelles supérieures dont dépendent les valeurs libres de la vie. Ainsi, le *settlement* doit œuvrer de plus en plus en vue de faire voter et de mettre en vigueur des lois, non seulement au nom des travailleurs, et en coopération avec eux, mais aussi avec tous les membres de la communauté qui se sentent concernés par cette exigence morale. La législation du travail a toujours été un sujet épineux en Amérique, en grande partie à cause de notre optimisme [51] et de la facilité relative à passer d'une classe à une autre.

La victime des ateliers de misère (*sweater's victim*)<sup>24</sup>, qui espère sous peu devenir à son tour un entrepreneur, ne s'intéressera pas à une loi qui pourra la protéger momentanément, mais jouerait ultérieurement contre son intérêt. Un maçon, animé de l'ambition de devenir maître d'œuvre, n'est pas pressé de mettre en place de plus sévères réglementations des entreprises de construction. Pour faire voter une loi, pour protéger une petite catégorie de citoyens, il faut faire appel au sens moral de la communauté tout entière : la nature du cas interdit de ne faire appel qu'à cette petite catégorie. Des centaines de filles et de femmes souffrent constamment de problèmes de santé et de vitalité en raison de leurs longues heures de travail en usine. Pourtant, chacune d'entre elles est si confiante dans le fait qu'elle pourra se marier et quitter cette activité, chacune si convaincue que son travail en usine n'est que provisoire, qu'il est pratiquement impossible de les mobiliser dans un mouvement concerté pour l'amélioration de leurs conditions de travail.

Lancer un appel sensationnel en leur nom ou au nom des victimes des ateliers de misère est non-démocratique et ne fait souvent qu'accentuer la conscience des différences de classe. Quand les journaux nous racontent les horreurs de cette forme d'exploitation, la dépeignant avec toute une gamme de nuances de noirceur, telles

qu'aucun être humain, jusqu'au plus misérable, ne pourrait y travailler, il devient pratiquement impossible de présenter à l'esprit public à quoi ressemblerait un atelier acceptable. L'ordre et la propreté ne semblent pas nécessaires à l'esprit repu des horreurs des maladies contagieuses. Marteler que les employées des ateliers de misère ont une durée de vie moitié plus courte que celle, déjà courte, des ouvriers, ne suffit pas à provoquer l'intérêt du public. Lorsque le souci de susciter la compassion pour une famille pousse un journal à dégrader la totalité de l'humanité dans l'esprit des personnes bien intentionnées, l'affirmation selon laquelle les pauvres perdent la moitié de leurs enfants finit par n'être plus surprenante, dès lors que ces personnes meurent elles-mêmes tranquillement dans leurs lits, et non pas de froid et de faim. Mais cela ne fait qu'accroître le gouffre entre les nouvelles et ce qui existe réellement. L'auteur de petites histoires pour la presse sensationnaliste, qui gonfle imprudemment les faits et traite l'exceptionnel comme s'il était habituel, fait beaucoup pour détruire la conception de la vie humaine [52], dont l'expérience s'est lentement formée dans l'esprit de la communauté. Un appel irresponsable à une pitié primitive peut changer la situation dans un cas particulier, mais il sacrifie beaucoup trop, par ailleurs, à ce résultat.

Un *settlement* qui tente d'appliquer la connaissance de la vie aux problèmes industriels part du principe que les problèmes industriels sont des problèmes sociaux et que les efforts pour parvenir à une législation du travail sont précieux, dans la mesure où ils rendent les travailleurs et le reste de la communauté conscients de leur solidarité et où ils insistent sur leurs similitudes plutôt que sur leurs différences. Le *settlement* s'efforce constamment de faire comprendre aux habitants de son quartier comment celui-ci est partie prenante de la ville dans son ensemble : le quartier ne peut s'améliorer que si la ville s'améliore. À Hull House, nous avons entrepris de pavier les rues de la circonscription avant de découvrir que nous ferions mieux de nous agiter pour réclamer une ordonnance et que le repavage devrait être financé par un fonds général pour être correctement fait. De même, nous avons tenté de contraindre légalement un entrepreneur de mettre en place

des salles de travail décentes pour les victimes de ses ateliers et nous avons été surprises de nous retrouver à organiser un meeting de masse afin d'inciter le Congrès à voter une loi fédérale.

Pendant trois ans, une des résidentes de Hull House a inspecté avec la plus grande objectivité les ruelles arrière de notre quartier, mais tous ses efforts ont été réduits à néant, parce que les services publics ne sont qu'une farce à Chicago. La méthode la plus rapide de nettoyage des allées est d'exiger l'abolition du système du contrat<sup>25</sup>.

Le *settlement* a été ébranlé, en octobre et novembre de l'année dernière [1898], par la chronique de sept meurtres commis dans un rayon de dix blocs autour de Hull House, dans un quartier dont nous nous étions toujours vantés qu'il était sûr. Une petite enquête sur les détails et les motifs de ces crimes, et le hasard de la connaissance personnelle de deux des criminels, ont permis de faire le lien entre ces assassinats et l'influence de la guerre récente entre l'Espagne et les États-Unis<sup>26</sup> [53]. L'instinct de prédation n'est pas éteint en la plupart d'entre nous. Les personnes simples qui lisent des histoires de carnage et de sang versé en sont facilement impressionnées. Les habitudes de maîtrise de soi (*self-control*), qui ont été acquises lentement et imparfaitement, s'effondrent facilement. Certains psychologues pensent que l'action germe non seulement dans la pensée habituelle, mais qu'elle peut aussi être rapportée à la sélection et à la fixation de l'attention sur un sujet : cette décision quant à ce qui doit retenir l'attention serait ce qui détermine le cours de l'action. Les conversations de rue, les journaux et les affiches, pendant des semaines, racontaient des histoires de guerre ou agitaient des menaces de guerre. Les enfants jouaient à la guerre, dans la rue, jour après jour. Ils ne jouaient pas tant à libérer les Cubains qu'à tuer des Espagnols. Pendant des années, le *settlement* a soutenu que la vie de chaque enfant devait être considérée comme ayant de la valeur en soi : l'instinct humain devait mettre en suspens toute tendance à la cruauté, la loi et l'ordre devaient être observés, non seulement à la lettre, mais dans l'esprit. Et soudain, un événement national abolissait tous ces efforts.

Il ne fait aucun doute que nous nous habituons plus ou moins aux fautes et aux folies dont nous sommes constamment les témoins, alors qu'une résidente qui quitte un quartier de la ville pour un autre voit son point de vue gagner en fraîcheur. Elle débarque dans un quartier industriel pour constater que les ouvriers qui y habitent ont, vis-à-vis de ceux qui ont peu à peu cédé à l'amour de la boisson et basculé dans l'alcoolisme, une bonne dose d'indifférence et d'indulgence. Nombre de ces misérables étaient de braves gens, bien intentionnés, victimes de faiblesse de la volonté plutôt que foncièrement mauvais. La résidente peut être choquée par cette clémence, mais, avec le temps, elle se trouve elle-même à évaluer les milieux d'affaires avec un nouveau regard. Un homme d'affaires est constamment entouré d'hommes qui ont progressivement cédé à l'amour de l'argent jusqu'à, pour beaucoup d'entre eux, devenir des parjures, afin d'échapper au paiement de l'impôt. Certains d'entre eux sont allés jusqu'à [54] corrompre des conseils municipaux et des assemblées législatives afin de protéger leurs intérêts particuliers par des « lois nécessaires »<sup>27</sup>. Pourtant, les autres hommes d'affaires tendent à juger de telles conduites avec indulgence, parce que c'est là une tentation qui leur est compréhensible, à laquelle ils ont plus ou moins cédé eux-mêmes, au moins par connivence, faute d'y participer. Pour un observateur libre, se tenant à équidistance, trop forcer sur l'alcool et négliger sa femme et ses enfants n'est finalement pas si différent que se parjurer ou faillir à son devoir envers l'État, tant du point de vue des motivations que des conséquences de ces actes.

Notre attention a été si longtemps retenue par les péchés de l'intempérance et de la négligence des obligations familiales que nous échouons à voir les péchés, tout aussi graves, de la cupidité et du non-respect du devoir social. Être aveugle au manquement social d'une classe à ses obligations et monter en épingle l'échec moral des pauvres qui boivent témoigne d'un manque singulier de compréhension des problèmes éthiques qui nous échoient. Des livres entiers ont été écrits sur la pauvreté et la misère résultant de l'alcoolisme et l'alcoolisme a en effet été surexploité plutôt que sous-exploité en tant

que cause de détérioration sociale. Par contre, les troubles sociaux résultant du manque de conscience civique attendent encore d'être examinés<sup>28</sup>.

Il y a sans doute deux dangers auxquels le *settlement* est aisément exposé. Le premier est le risque, récemment souligné le Chanoine Barnett dans *Nineteenth Century Review* (1897/1909), de trop rapprocher l'esprit du *settlement* de l'esprit de la mission. La mission existera toujours, sera toujours nécessaire, mais sa nature en fait autre chose qu'un *settlement*. Ceux qui y adhèrent croient en certaines doctrines ou méthodes auxquelles ils souhaitent donner de l'ampleur, qu'il s'agisse de chrétiens, de socialistes, d'abstinentes, de partisans politiques ; et ces suiveurs sont enrôlés et organisés, au sein de nombreuses machines, créées pour un objectif donné. Ils sont toujours en mesure de dire combien de personnes ils ont « atteintes » et combien elles sont à croire de façon similaire. Comme le dit le Chanoine Barnett, il est des moments où le caractère déterminé de la doctrine [55] et la mesure des motifs des humains semblent la chose la plus importante et à ce moment-là, le *settlement* peut paraître inefficace. Mais si les membres d'un *settlement* se montrent plus attachés à leur philosophie de prédilection qu'aux significations que la vie leur enseigne, si cette prédestination les empêche d'être sensibles à ce qui les entoure et si leur esprit n'est pas libre de s'élever et de s'abaisser en phase avec celui de leurs voisins, occupé par des centaines de soucis et d'espoirs, alors le *settlement* a échoué.

Le second danger est la tendance à mettre l'accent sur ce que l'on pourrait appeler le « salut géographique ». Partout dans le monde, de la Russie occidentale au Japon, les gens se déplacent de la campagne à la ville, convaincus d'y rencontrer une vie plus heureuse. Une avant-garde en Angleterre et en Amérique est en train de revenir de la ville vers la campagne, un essaimage des plus riches, qui protestent contre le système industriel en s'échappant, aussi loin que possible, et en créant des petites colonies. Mais dans les limites de la ville elle-même, on rencontre également cette croyance dans un

« salut géographique ». Lorsqu'un quartier donné se dégrade et qu'il est envahi par des étrangers dont les habitudes diffèrent de celles de leurs voisins, les meilleurs habitants du quartier commencent à déménager, emportant avec eux leur sens de l'initiative et leur leadership naturel, de la même façon que leurs parents l'avaient auparavant apportée depuis leurs villages d'origine. Un *social settlement* choisit délibérément un tel quartier et s'y installe, mais ne doit pas trop insister sur ce fait en tant que tel. Ses relations sociales ont du succès si elles touchent à la vie des personnes les plus misérables et les plus isolées, et les amènent à participer davantage au patrimoine commun. Son enseignement est réussi s'il rend disponible et accessible ce qui était difficile et éloigné. Sa fonction la plus précieuse à ce jour réside dans ses efforts d'interprétation et de synthèse.

Hull House, Chicago

## BIBLIOGRAPHIE

- ADDAMS Jane (1895), « The Art-Work Done by Hull-House, Chicago », *Forum*, 19 (July), p. 614-617.
- ADDAMS Jane (1892/1910), « The Subjective Necessity for Social Settlements », republié dans *Twenty Years at Hull House*, New York, Macmillan, chap. VI.
- ADDAMS Jane (1899), « A Function of the Social Settlement », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 13, p. 33-55.
- ADDAMS Jane (1902), *Democracy and Social Ethics*, New York, Macmillan.
- ADDAMS Jane (1907), *Newer Ideals of Peace*, New York, Macmillan.
- ADDAMS Jane (1910), *Twenty Years at Hull-House with Autobiographical Notes*, New York, Macmillan.
- ADDAMS Jane (1922), *Peace and Bread in Time of War*, New York, Macmillan Co.
- ADDAMS Jane (2002), *The Major Works of Jane Addams. Electronic Edition. Essays : 1881-1932*, Charlottesville, Virginia, InteLex Corporation.
- BARNETT Canon & Mrs S. A. (1897/1909), « “Settlements” or “Missions” », in *Towards Social Reform*, Londres et Leipzig, T. Fisher Unwin, p. 271-288.
- BOAS Franz (1911), *The Mind of the Primitive Man*, New York, The Macmillan Company.
- DAVIS Allen F. (1973), *American Heroine : The Life and Legend of Jane Addams*, New York, Oxford University Press.
- DEWEY John (1897), « The Significance of the Problem of Knowledge », *The University of Chicago Contributions to Philosophy*, n° III, Chicago, The University of Chicago Press.
- DEWEY John (1902), « The School as Social Center », *The Elementary School Teacher*, 3 (2), p. 73-86.
- DEWEY John (1910/2016), *L'Influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*, trad. fr. L. Chataigné Pouteyo, C. Gautier, S. Madelrieux et E. Renault, Paris, Gallimard.
- DISRAELI Benjamin (1845), *Sybil or the Two Nations*, Londres, Henry Colburn.
- DU BOIS W. E. B. & Isabel EATON (1899/2019), *Les Noirs de Philadelphie*, Paris, La Découverte.
- ELSHTAIN Jean Bethke (2002), *Jane Addams and the Dream of American Democracy*, New York, Basic Books.
- ENGELS Friedrich/Frederick (1845/1887), *The Condition of The Working Class in England in 1844*, with Appendix written in 1886, and Preface in 1887, trad. Florence Kelley Wischnewetzky, New York, John W. Lowell Company.
- FISCHER Marilyn (2019), *Jane Addams's Evolutionary Theorizing. Constructing "Democracy and Social Ethics"*, Chicago, University of Chicago Press.
- FISCHER Marilyn, NACKENOFF Carol & Wendy CHMIELEWSKI (eds) (2009), *Jane Addams and the Practice of Democracy*, Champaign, University of Illinois Press.

- FARRELL John C. (1967), *Beloved Lady : A History of Jane Addams' Ideas on Reform and Peace*, Baltimore, MD, The Johns Hopkins University Press.
- GROSSER Hugo S. (1906), « The Movement for Municipal Ownership in Chicago », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 27 (« Municipal Ownership and Municipal Franchises »), p. 72-90.
- HAMINGTON Maurice (2009), *The Social Philosophy of Jane Addams*, Urbana, University of Illinois Press.
- HAMINGTON Maurice (ed.) (2010), *Feminist Interpretations of Jane Addams*, University Park, Pennsylvania State University Press.
- JAMES William (1890), *Principles of Psychology*, 2 vol., New York, Henry Holt & Co.
- JAMES William (1904), « The Pragmatic Method », *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 1 (25), p. 673-674.
- JAMES William (1911), « On The Moral Equivalent of War », *McClure's Magazine*, repris in Id., *Memories and Studies*, New York, Longmans, Green & Co, p. 265-296 (écrit en 1910 pour l'Association for International Conciliation).
- KNIGHT Louise W. (2005), *Citizen : Jane Addams and the Struggle for Democracy*, Chicago, The University of Chicago Press.
- KNIGHT Louise W. (2006), « Garbage and Democracy : The Chicago Community Organizing Campaign of the 1890s », *Journal of Community Practice*, 14 (3), p. 7-27.
- KNIGHT Louise W. (2010), *Jane Addams : Spirit in Action*, New York, Norton.
- LIVINGSTON Alexander (2016), *Damn Great Empires ! William James and The Politics of Pragmatism*, New York, Oxford University Press.
- RESIDENTS OF HULL-HOUSE, A Social Settlement at 335 South Halsted Street, Chicago, Ill. (1895), *Hull-House Maps and Papers : A Presentation of Nationalities and Wages in a Congested District of Chicago, Together with Comment and Essays on Problems Growing Out Of the Social Conditions*, New York, Thomas Y. Crowell & Co.
- STARR Ellen Gates (1895), « Art and Labor », in *Hull House Maps and Papers*, New York, Thomas Y. Crowell & Co, chap. IX.
- STARR Ellen Gates (2003), *On Art, Labor, and Religion*, M. J. Deegan & A. M. Wahl (eds), New Brunswick, NJ, Transaction Books.
- STOCKING George W. Jr. (1966), « Franz Boas and the Culture Concept in Historical Perspective », *American Anthropologist*, 68 (4), p. 867-882.
- STRONG Josiah (1885), *Our Country : Its Possible Future and its Present Crisis*, New York, The Baker & Taylor Co.
- TRIGGS Oscar Lovell (1902), *Chapters in the History of the Arts and Crafts Movement*, Chicago, The Bohemia Guild of the Industrial Art League.
- WHITE Morton G. (1947), « The Revolt Against Formalism in American Social Thought of the Twentieth Century », *Journal of the History of Ideas*, 8 (2), p. 131-152.

WHITMAN Walt (1902), *The Complete Writings of Walt Whitman*, Issued under the editorial supervision of his literary executors, Richard Maurice Bucke, Thomas B. Harned, and Horace L. Traubel, with additional bibliographical and critical material prepared by Oscar Lovell Triggs, New York et Londres, G. P. Putnam's Sons.

WOODS Robert A. & RESIDENTS AND ASSOCIATES OF THE SOUTH END HOUSE (1898), *City Wilderness : A Settlement Study (South End Boston)*, Boston et New York, Houghton, Mifflin and Company.

ZANGWILL Israel (1892), *Children of the Ghetto*, New York, The Jewish Publication Society of America.

## NOTES

**1** Jane Addams (1899), « A Function of the Social Settlement », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 13, p. 33-55. À l'exception de la note 15 de l'auteure, les notes d'édition sont de la main du traducteur (Daniel Cefai).

**2** Il pourrait s'agir de Benjamin Disraeli, auteur de *Sybil or the Two Nations* (1845), alors qu'il était membre du Parlement (MP). Il deviendra premier ministre en 1868, puis de 1874 à 1880. Ce livre décrit les conditions de vie des classes laborieuses et paraît presque simultanément avec *The Condition of the Working Class in England* de Friedrich Engels (1845). Il a été inspiré par le mouvement chartiste sur lequel Thomas Carlyle avait publié son *Chartism* en 1839. Le thème des « Two Nations », lié à celui de la « Condition of England Question », est au cœur de la littérature anglaise qui, à partir des années 1830, dénonce les conséquences néfastes de la révolution industrielle. Addams et les membres des *settlements* avaient dans leurs bibliothèques les œuvres de l'époque victorienne (outre celles citées, Charles Dickens, Elizabeth Gaskell, Charles Kingsley...) et leur sensibilité sociale en étaient imprégnée. La correspondante et traductrice d'Engels aux États-Unis était Florence Kelley, résidente de Hull House de 1891 à 1899, en passe de prendre la direction de la Ligue nationale des consommateurs à New York.

**3** Samuel Augustus Barnett (1844-1913), dit Canon Barnett, le chanoine de l'Abbaye de Westminster, est à l'origine du premier centre social universitaire de Toynbee Hall. Les Barnett sont également connus pour leur implication, à partir de 1869, dans la Charity Organization Society, fondée par Helen Bosanquet et Octavia Hill à Londres, puis, en 1882, pour la création de la East End Dwellings Company, fixant un modèle de logement accessible pour les travailleurs et les pauvres, et après 1904, pour leur établissement dans la Hamspstead Garden Suburb, conçue par Raymond Unwin et Sir Edwin Lutyens. « Barnett publierà également une note d'introduction » à *New Poor Law or No Poor Law : Being a Description of the Majority and Minority Reports of the Poor Law Commission*, Londres, J. M. Dent & Co, 1909, un livre de présentation des rapports majoritaire et minoritaire de la Commission royale sur les lois sur les indigents (Poor Laws).

**4** La formulation des choses est un peu différente dans « The Subjective Necessity for Social Settlements » (1892/1910) où Addams explique qu'il faut instituer la « fonction sociale » de la démocratie et la rajouter à l'idéal politique, et où elle pose la « réciprocité » de « la dépendance des classes l'une à l'autre ». Cette transaction entre classes sociales devait contribuer à transformer la démocratie politique en démocratie sociale. Entre-temps, il y a eu la grève

Pullman (1894), qui a été un choc politique, pour elle comme pour Dewey.

**5** John Dewey (1897), « The Significance of the Problem of Knowledge », re-publié plus tard dans Dewey (1910/2016), *The Influence of Darwin on Philosophy*, chap. 11.

**6** Publié plus tard, en 1904, comme William James, « The Pragmatic Method ».

**7** Au sens de cursus de formation d'avant le Master pour le *College* et de cursus d'études de Master et de doctorat de l'Université. Le *settlement* serait ainsi un troisième type d'institution, dédié à la mise à l'épreuve pratique ou à l'application des savoirs.

**8** Cette insistance sur la « vie » réelle, concrète, pratique est typique de la « révolte contre le formalisme » que Morton G. White (1947) a pointée chez Holmes, Dewey, Veblen ou Beard, dans des domaines aussi divers que le droit, la philosophie, l'économie ou l'histoire. White souligne la constellation de concepts comme « vie, expérience, processus, développement, contexte, fonction » que partagent ces auteurs, auxquels nous pourrions rajouter James en psychologie, Mead en sociologie, ou Addams et Follett à propos du travail social et de l'organisation communautaire.

**9** Sans rentrer dans les détails, Ellen Gates Starr (2003), co-fondatrice de Hull House, pensait que l'art offre un soulagement des conditions de vie et de travail difficiles et qu'elle est un outil d'émancipation à travers l'accès à la jouissance de la beauté esthétique et plus encore à travers la pratique de l'art. Les « pratiques de la tête » devraient être liées aux « pratiques de la main ». Cf. Addams (1895 – repris en 2002), ou E. G. Starr (1895), « Art and Labor », in *Hull House Maps and Papers*, chap. IX. Plus tard, Hull House serait l'un des lieux de naissance de la thérapie par l'art.

**10** Le *social settlement* mise autant sur la *knowledge of acquaintance*, le savoir « par accointance », familier, pratique et affectif, antéprédicatif ou préréflexif, des qualités élémentaires des choses, des personnes et de leurs relations, que sur la *knowledge-about*, la connaissance déjà médiatisée par les catégories de l'entendement – voir William James (1890 : 221-223).

**11** *Powers of life* : l'expression apparaît à deux reprises dans le texte (pages 38 et 50). On la retrouve dans *Democracy and Social Ethics* (1902), quand Addams traite des pouvoirs de contrôle de soi et de développement dont l'enfant ne dispose pas encore (67) et des pouvoirs de faire le lien avec le reste de sa vie que l'éducateur peut libérer. Dans *Twenty Years at Hull-House* (1910), il est question de pouvoirs de production (142), de jouissance (des arts : 148) et d'invention (348). Pour mieux comprendre la vie et la pensée de

Jane Addams : Farrell, 1967 ; Davis, 1973 ; Elshtain, 2002 ; Knight, 2005 et 2010 ; Hamington, 2009 et 2010 ; Fischer *et al.*, 2009 ; Fischer, 2019.

**12** Sur la communauté italienne dans le Near West Side, voir les remarques d'Alessandro Mastro-Valerio, 1895, dans les *Hull-House Maps and Papers*.

**13** Ce pourrait être Ellen G. Starr, marquée par l'esthétique morale de John Ruskin, co-fondatrice de Hull House et créatrice d'une galerie d'art, la Butler Gallery, à Hull House en juin 1891 et de la Chicago Public School Art Society ; ou encore Enella Benedict, professeure à la School of the Art Institute of Chicago, qui y enseigne également et prend en charge les ateliers de Hull House à partir de 1892 (dessin, peinture, sculpture, reliure, poterie ou vannerie).

**14** Cette association « Arts et Artisanats » (*Arts and Crafts*) est créée à Hull House en 1897. Elle était partie prenante d'un mouvement artistique réformateur qui s'est développé, des années 1880 à 1920, dans les domaines des arts décoratifs, de l'architecture, de la peinture et de la sculpture. L'ami en question est sans doute Oscar Lovell Triggs, à l'époque instructeur d'anglais à l'Université de Chicago, passionné de Walt Whitman dont il co-édite les œuvres complètes (1902), qui fonde l'Industrial Art League en 1899, publie *Chapters in the History of the Arts and Crafts Movement* (1902), et sera par la suite l'éditeur du *Bulletin of the Morris Society of Chicago*.

**15** [Note de Jane Addams] Tous ceux d'entre nous qui ont fréquenté des écoles et des universités à l'ancienne se souviennent de l'ennui et de la confusion de toujours se préparer à quelque chose, en particulier à la vie qui viendrait à la fin des études. Nous nous souvenons peut-être aussi de la façon dont cela a affecté notre nature morale. Nous étions pressés maintenant, mais nous serions plus tranquilles et plus gentils ensuite. Nous finissions par croire fermement dans une nouvelle nature morale, forte, qui nous serait échue au moment de la remise des diplômes. Cette attitude de préparation est facilement transposée dans la vie au-delà de l'école.

**16** Il est intéressant de voir que dès 1899, comme ce sera le cas trois ans plus tard dans l'article de John Dewey, « *The School as Social Center* » (1902), la discussion sur l'extension de l'usage des écoles publiques est déjà engagée, alors que le mouvement des centres sociaux ne se déploiera pleinement que dix ans plus tard.

**17** Le Musée du travail (Labor Museum) ouvrirait en 1899 à Hull House. Addams le présente en 1911, dans un discours à la grande exposition de Chicago sur le bien-être des enfants (Chicago Child Welfare Exhibit), comme « une tentative de faire le lien, du mieux que nous pouvions, entre certaines des expériences que les parents avaient vécues dans le vieux pays et les expériences très différentes que les enfants vivaient en Amérique ».

**18** Par « *race characteristics* » (p. 46), il ne faut pas tant entendre « caractéristiques raciales » que « culturelles ». La catégorie de « race » est encore universellement utilisée pour désigner l'espèce (humaine), la race (au sens des « Blancs », « Jaunes », « Bruns » ou « Noirs ») ou tout simplement la nationalité ou la culture (on dénombrait ainsi une vingtaine de « races » différentes en Europe au tournant du siècle). Le tournant culturaliste de Franz Boas (Stocking, 1966) advient entre l'article « *Human Faculty as Determined by Race* » (1894) et une série d'articles qui suivent, où il critique racisme et évolutionnisme. Après la publication de *The Mind of the Primitive Man* (1911), les cultures se déclinent au pluriel, avec le sens anthropologique que nous leur connaissons aujourd'hui. Plus loin, nous traduirons « *Colleges of the Anglo-Saxon race* » (p. 49) par « collèges anglo-saxons ».

**19** Jane Addams donne des précisions sur son rapport à Tolstoï dans *Twenty Years After* (1910 : chap. XII), depuis sa lecture de *My Religion* et la fascination qu'exerçait sur elle cet « homme qui avait la capacité d'élever sa vie au niveau de sa conscience, de traduire ses théories en action » (p. 262), jusqu'à sa rencontre avec lui lors d'un voyage en Russie en 1900.

**20** L'*Encyclopédia Synthetica Schematica* de Patrick Geddes et Paul Otlet, parfois qualifiée d'outil d'éducation visuelle ou d'instruction civique, sera publiée en 1912 à

Bruxelles (Union des Associations Internationales) et Édimbourg (Outlook Tower).

**21** L'Outlook Tower, qui abrite aujourd'hui l'Institut Geddes, est un bâtiment situé à Édimbourg, en Écosse, sur la section Castlehill du Royal Mile, à côté du château d'Édimbourg. Elle a été achetée et rénovée par Patrick Geddes en 1892, qui l'a transformée en un poste d'observation et en musée géographique, d'où élaborer une nouvelle science de la planification urbaine et régionale et développer l'éducation civique du public.

**22** Sur les premières enquêtes par des *social settlements*, cf. *Hull-House Maps and Papers* (1895) par les membres de Hull House, *City Wilderness* par Robert A. Woods et les membres de la South End House (1898) ou W. E. B. Du Bois & Isabel Eaton, *Les Noirs de Philadelphia* (1899/2019).

**23** « *Sociologist* » : à noter les guillemets dans le texte original. En 1899, la sociologie n'a rien d'une discipline identifiée et d'une profession stabilisée, dans des universités encore en train de s'inventer.

**24** Sur le *sweatshop system*, voir les enquêtes de Florence Kelley et Elizabeth Chambers Morgan et la promulgation, avec le soutien du gouverneur John P. Altgeld, proche de Hull House, d'une loi de régulation des conditions de travail et de

limitation des horaires de travail des femmes et des enfants en 1893 par l'État de l'Illinois. Suite au lobbying d'un certain nombre d'industriels, certaines parties de la loi seront déclarées inconstitutionnelles par la Cour suprême de l'Illinois (Supreme Court of Illinois, *Ritchie v. The People*, 18 March 1895).

**25** Il s'agit de l'enquête sur la propreté des voies publiques du quartier de Hull House, menée par Addams, et de sa bataille contre l'*alderman* de sa circonscription [l'équivalent d'un maire d'arrondissement (*19th ward*) aux pouvoirs élargis, membre du Conseil de la Ville (City Council)] et contre l'administration municipale pour mettre en place un dispositif de collecte des ordures. Elle raconte la bataille politique que cette action a occasionnée dans *Twenty Years* (1910, chap. 13, p. 288-289) : « La participation à la vie quotidienne de la part du titulaire d'une charge publique a infiniment plus de valeur que les nombreux discours sur l'éducation civique, car en fin de compte, nous attribuons le plus facilement du crédit à ce que nous voyons. L'inspection minutieuse, combinée à d'autres causes, a entraîné une nette amélioration de la propreté et du confort du quartier. Un beau jour, alors que nous annoncions au Woman's Club la chute du taux de mortalité de notre quartier, passé du troisième au septième rang parmi les circonscriptions de Chicago, les applaudissements qui ont suivi ont témoigné d'un vrai sens de la participation au résultat et attesté

des progrès de l'esprit public. Mais la propreté du quartier devenait beaucoup trop populaire pour que cette situation convînt à notre tout puissant *alderman* ! Il a trouvé un moyen de nous contourner en éliminant complètement le poste ! Il a fait voter par le conseil municipal une ordonnance qui associait la collecte des ordures ménagères au nettoyage et à la réparation des rues, et qui plaçait l'ensemble de ces activités sous l'autorité d'un inspecteur général à l'échelle de la circonscription. Le poste devait bien entendu être pourvu en vertu du statut de la fonction publique, mais seuls les hommes étaient éligibles à ce concours. Ce dernier règlement, modifié par la suite en faveur des femmes, a cependant été conservé suffisamment longtemps pour les tenir à l'écart de cette charge d'inspection du dix-neuvième arrondissement. » Sur le système du contrat, Knight (2006).

**26** La Guerre hispano-américaine (*Spanish War* aux États-Unis, *Desastre del 1898* en Espagne) est un conflit armé qui a duré d'avril à août 1898, avec pour conséquences l'indépendance de Cuba en 1901, au terme d'une guerre d'indépendance nationale menée par les Cubains eux-mêmes, et la cession aux États-Unis de Porto-Rico, des Philippines et l'île de Guam. Ce moment est considéré comme celui de la sortie de l'isolationnisme et de la naissance de l'impérialisme américain. La position contre la guerre d'Addams n'était pas la plus commune dans le mouvement progressiste, une bonne partie du

Social Gospel, par exemple, s'alignant sur les thèses de Josiah Strong (1885) à propos de la supériorité de la « race anglo-saxonne » et de son appel à la colonisation. Elle rejoignait les indignations de William James qui, pendant les dix dernières années de sa vie, deviendrait un membre actif de la Ligue anti-impérialiste (Anti-Imperialist League) (Livingston, 2016). Sur l'instinct de prédation, on comparera avec la « dimension bestiale » des « instincts militaires »

**27** Les scandales de corruption politique étaient monnaie courante à Chicago. L'affaire qui défrayait la chronique en 1899 était celle des tramways pour l'exploitation desquels Charles T. Yerkes (le « baron voleur ») avait failli obtenir en 1897 du Sénat de l'État de l'Illinois une franchise de cinquante ans (Humphrey Bill), avant que les sénateurs ne se dessaisissent de cette décision au profit du Conseil municipal (Allen Law). Entre 1897 et 1899, ce manège politique allait donner lieu à une véritable révolte civique contre les édiles de Chicago (Grosser, 1906). Jane Addams avait elle-même critiqué la politique des transports qui segmentait la ville et contraignait les plus pauvres à payer plusieurs fois un ticket de dix cents, ce qui représentait alors une heure de salaire. Le débat sur la propriété municipale des transports en commun (mais aussi de l'eau, du gaz, de l'électricité ou du téléphone traités comme des « monopoles naturels ») allait se déployer jusqu'à ce que des candidats se présentent en 1904 aux élections municipales de New York

sous les couleurs du tiers parti, la Ligue pour la propriété municipale (Municipal Ownership League).

L'Independence Party, toujours dirigé par William Randolph Hearst, lui succède et présente un ticket aux élections présidentielles de 1908.

**28** Soulignons ici l'originalité du point de vue de Jane Addams. En mettant en regard, comme deux fautes symétriques, la fraude fiscale et l'alcoolisme, elle relativise et critique la morale de sa propre classe sociale et fait apparaître la connexion entre formation des problèmes sociaux, organisation de l'expérience collective et orientation de l'attention du public.